

HISTORIOGRAPHIE DE LA SHOAH

EVOLUTION DE LA MANIERE DONT LES HISTORIENS ONT VU LA SHOAH

1945-1960 : une histoire naissante mais encore très fragmentaire

Dans l'immédiat après-guerre, la Shoah n'est pas encore étudiée comme un objet historique autonome. Les premiers travaux reposent surtout sur les témoignages et les archives des procès. Cette période est marquée par la difficulté à penser l'extermination dans toute sa spécificité. En France, la pensée dominante est résistancialiste (mythe – dénoncé plus tard par Henri ROUSSO, selon lequel toute la population française aurait résisté).

Toutefois, quelques ouvrages commencent à paraître : **Léon POLIAKOV, *Bréviaire de la haine* (1951)** : « Grâce aux recherches poursuivies pendant cinq années en Allemagne même, grâce à l'examen des différentes archives du IIIe Reich et à de nombreuses interviews, cet ouvrage fondateur fut l'un des premiers à présenter une étude objective des techniques homicides nazies, en faisant témoigner, autant qu'il était possible, les bourreaux eux-mêmes ou les documents qu'ils ont laissés. » (<https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251447575/breviaire-de-la-haine>)

C'est le cas aussi de : **Gerald REITLINGER, *The Final Solution* (1953)** (<https://www.jstor.org/stable/25731403>)

Le tournant de 1961 : procès Eichmann et étude de Raul Hilberg

Le procès du nazi Adolf Eichmann à Jérusalem donne une visibilité mondiale à la parole des survivants et relance les recherches historiques. Raul Hilberg (juif autrichien réfugié aux Etats-Unis à 14 ans) notamment révolutionne l'historiographie en étudiant la bureaucratie du génocide et les mécanismes administratifs nazis : **Raul HILBERG, *The Destruction of the European Jews* (1961)**

L'ouvrage n'est traduit en français qu'en 1985.

https://www.lemonde.fr/idees/article/2003/04/14/l-implacable-demonstration-de-raul-hilberg_316739_3232.html

Années 1960-1970 : développement d'une historiographie scientifique de la Shoah

Les historiens commencent à analyser systématiquement les politiques nazies, les structures administratives et les responsabilités allemandes. L'histoire des bourreaux devient dominante dans la recherche.

C'est le cas du livre de **Lucy DAWIDOWICZ, *The War Against the Jews* (1975)** : pour l'autrice, il s'agit de répondre à 3 questions : Comment un Etat moderne a-t-il pu perpétrer le meurtre de tout un peuple pour la seule raison qu'ils étaient juifs ? Comment un peuple entier a-t-il pu se laisser détruire ? Comment le monde a-t-il pu rester les bras croisés sans mettre fin à cette destruction ? <https://www.jstor.org/stable/23258750>

Les recherches ont élargi le regard aux Etats collaborateurs et aux sociétés européennes dans cette question des responsabilités. C'est ainsi que Robert Paxton remet en cause le mythe d'une France unanimement et massivement résistante, d'abord avec **Robert PAXTON, *La France de Vichy* (1973)** puis, en collaboration avec **Michael MARRUS, *Vichy et les juifs* (1981)**.

Années 1980 : le débat "intentionnalistes / fonctionnalistes"

Les historiens allemands sont à l'origine d'un débat qui a durablement structuré la recherche, celui opposant les intentionnalistes (qui voient dans la Shoah un projet ancien voulu par Hitler) comme **Lucy DAWIDOWICZ** aux fonctionnalistes (qui insistent sur la radicalisation progressive du régime nazi) comme **Martin BROZAT**.

Années 1980-1990 : histoire de la mémoire et place des victimes

Au final, **Saul FRIEDLANDER** fait la synthèse du débat (intentionnalisme modéré) et le dépasse. Selon lui, l'idéologie antisémite nazie est centrale dès le départ, notamment ce qu'il appelle l'« antisémitisme rédempteur » : les nazis considèrent les Juifs comme la cause de tous les maux et pensent sauver le monde en les éliminant. Mais cette idéologie se radicalise ensuite dans le contexte de la guerre et des opportunités offertes par la conquête de l'Europe orientale.

Il réintroduit les victimes au cœur du récit historique (alors que l'historiographie étudiait surtout les archives des administrations nazies) dans une vaste synthèse dans ***Nazi Germany and the Jews* (1997)**

https://www.persee.fr/doc/xs_0294-1759_1998_num_59_1_3803_t1_0183_0000_2

Ainsi, l'historiographie accorde davantage de place aux expériences vécues, aux journaux intimes et aux mémoires des survivants, comme **Annette WIEVIORKA, *L'Ère du témoin* (1998)** : elle explique que « durant les premières années d'après-guerre, les témoins veulent rappeler ce qui s'est passé, mais ne sont guère entendus. À partir du procès Eichmann, les témoignages sont au contraire sollicités, dans une perspective judiciaire. Enfin, à l'ère du témoin, le témoignage relève d'un véritable impératif social et non plus d'une nécessité intérieure. » <https://www.fayard.fr/livre/lere-du-temoin-9782818503003/>

Années 1990-2000 : étude des bourreaux « ordinaires » et des sociétés

Après la chute de l'URSS, l'accès aux archives soviétiques renouvelle profondément les recherches sur les massacres en Europe orientale. Les historiens étudient davantage les massacres par fusillades et les comportements des exécutants ordinaires. Les recherches s'intéressent aux motivations sociales, culturelles et idéologiques des tueurs. C'est le cas de **Christopher BROWNING, *Ordinary Men*** (1992) à travers l'étude des actions personnelles, des témoignages et de l'environnement social des hommes du 101^e bataillon de police de réserve allemande, 500 hommes à l'origine de 83000 victimes. <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251453316/des-hommes-ordinaires>

Daniel GOLDHAGEN, *Hitler's Willing Executioners [Les bourreaux volontaires d'Hitler]* (1996) va dans le même sens, mais a été énormément critiqué par son explication monocausale (antisémitisme de la société allemande) et sa mise au pilori de la société allemande. https://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1997_num_54_1_3648_t1_0138_0000_1

Philippe BURRIN, *La France à l'heure allemande* (1995) analyse quant à lui dans sa globalité la société française et l'ensemble des réactions face à l'occupation, de l'engagement résistant à la collaboration avec le vainqueur.

<https://www.seuil.com/ouvrage/la-france-a-l-heure-allemande-1940-1944-philippe-burrin/9782020183222>

Années 2000 : une histoire plus globale et comparée des violences de masse

La Shoah est replacée dans le contexte des violences du XX^e siècle et des génocides comparés.

Ainsi, **Timothy SNYDER, *Bloodlands*** [Terres de sang] (2010) relit l'ensemble des massacres perpétrés en Europe de l'est entre 1933 et 1945 avec une vision d'ensemble, sans frontières nationales, en mêlant crimes nazis et staliniens.

<https://laviedesidees.fr/Une-comprehension-authentique-du>

Enzo TRAVERSO, *La violence nazie* (2002) étudie le contexte de civilisation dans lequel est né le nazisme, « dans le XIX^e siècle, dans le darwinisme social, dans les massacres des conquêtes coloniales, dans le fordisme et dans les champs de bataille de la guerre de 1914 », autant de « prémisses techniques, idéologiques et culturelles ». <https://lafabrique.fr/la-violence-nazie/>

Depuis 2010 : micro-histoire

L'historiographie passe par la reconstitution de destins particuliers, pour comprendre plus globalement le phénomène.

C'est le cas avec Ivan JABLONKA, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* (2012) :

<https://www.seuil.com/ouvrage/histoire-des-grands-parents-que-je-n-ai-pas-eus-ivan-jablonka/9782020991018>

ou encore Philippe SENDS, *Retour à Lemberg* (2016) : <https://www.albin-michel.fr/retour-a-lemberg-9782226395160>

Les recherches actuelles utilisent la cartographie numérique, les bases de données et les études locales pour reconstituer plus finement les parcours des victimes.

Tal BRUTTMANN, *Auschwitz : l'image comme source* (2015) propose une étude très fine du fonctionnement quotidien du camps à partir de photographies, d'archives et de parcours individuels. <https://www.seuil.com/ouvrage/auschwitz-l-image-comme-source-tal-bruttman/9782021596465>

L'historiographie devient aussi plus transnationale et interdisciplinaire.

HISTORIOGRAPHIE DU GENOCIDE DES TSIKANES

EVOLUTION DE LA MANIERE DONT LES HISTORIENS ONT VU CE GENOCIDE

L'International Holocaust Remembrance Alliance a publié une bibliographie de tous les travaux publiés sur le sujet : https://holocaustremembrance.com/wp-content/uploads/2016/01/bibliography_and_historiographical_review.pdf

1945-1970 : un génocide largement ignoré après la guerre

Le génocide des Tsiganes (Roms et Sintis) reste très peu étudié et peu reconnu. Les procès de l'après-guerre accordent une place marginale aux persécutions tsiganes.

Les autorités allemandes considèrent encore souvent les mesures nazies comme de simples politiques policières plutôt que raciales.

Années 1970 : naissance d'une historiographie spécifique assez militante

Donald KENRICK et Grattan PUXON, *The Destiny of Europe's Gypsies* (1972) : l'ouvrage devait se limiter à la période 1930-45, mais il a été difficile aux auteurs d'isoler cette partie de l'ensemble des tourments endurés par les Tsiganes au long de leur histoire : https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1973_num_28_6_15652

Ces travaux démontrent le caractère racial des persécutions nazies contre les Tsiganes.

En 1979, le journaliste **Christian BERNADAC** publie ***L'Holocauste oublié : le massacre des tziganes***.

<https://excerpts.numilog.com/books/9782307471882.pdf>

Durant cette période, l'histoire devient un outil de reconnaissance politique et mémorielle, à l'heure où on dénonce le silence européen sur ce massacre (par comparaison avec la Shoah).

Années 1980-90 : explosion des recherches universitaires à l'heure de la reconnaissance du génocide

En 1982, le chancelier allemand Helmut Schmidt reconnaît officiellement le génocide des Tsiganes.

Cette reconnaissance stimule les études universitaires, notamment sur les politiques raciales nazies, par exemple celles de l'historien allemand **Michael ZIMMERMANN, *Rassenutopie und Genozid* (1996)** Son idée centrale est que la persécution des Tsiganes ne relève pas seulement d'une politique policière ou sécuritaire, mais d'un véritable projet racial inscrit dans l'idéologie nazie. Il montre comment les nazis construisent progressivement la catégorie de « Zigeuner » (« Tsigane ») comme un groupe biologiquement dangereux pour la pureté raciale allemande. L'ouvrage analyse le rôle des pseudo-sciences raciales, notamment les travaux du médecin nazi Robert Ritter et de son institut de recherche raciale. Une grande partie du livre est consacrée aux déportations vers l'Holocauste et notamment au « camp des familles tziganes » d'Auschwitz II-Birkenau, où des milliers de Roms et Sintis sont internés avant d'être assassinés. Zimmermann étudie également les massacres commis à l'Est par les Einsatzgruppen.

Ian HANCOCK publie aussi plusieurs ouvrages (*The Pariah Syndrome: An Account of Gypsy Slavery and Persecution* (1987) puis *The Romani Porajmos: The Nazi Genocide of Gypsies in Germany and Eastern Europe* (1991)

C'est lui qui propose de nommer ce génocide « porajmos » (« dévoration »).

Certains militants et linguistes roms lui reprochent que dans certains dialectes romani, *porajmos* peut aussi évoquer le viol ou une connotation sexuelle jugée offensante. Par ailleurs, beaucoup de survivants roms ne connaissaient pas ce terme. Il s'agit davantage d'un mot militant et universitaire que d'un terme populaire.

C'est pourquoi d'autres termes existent : Samudaripen (« massacre collectif »), proposé notamment par le linguiste Marcel Courthiade ; Kali Traš (« terreur noire ») chez certains groupes roms d'Europe orientale ; Baro Merape (« grande mort »)

Après la chute du bloc soviétique, les recherches progressent sur les massacres de Tsiganes en Europe orientale avec des études sur les fusillades de masse en Ukraine, Biélorussie et Balkans

Henriette ASSEO, *Les Tsiganes, une destinée européenne* (1994)

<https://www.monde-diplomatique.fr/1995/08/REYNIERS/6586>

Années 2000 : comparaison avec la Shoah et débats historiographiques

Les historiens débattent des ressemblances et différences entre génocide juif et génocide tsigane, à l'image de **Guenter LEWY, *The Nazi Persecution of the Gypsies* (2000)**. Il montre notamment qu'« Himmler essaya de séparer et de sauver ceux qui étaient considérés comme des "Tsiganes purs" ayant des racines aryennes en Inde. En attirant l'attention sur cette ambiguïté, Lewy remet en question une partie importante de la recherche effectuée sur ce sujet. En effet, il soutient que

même si beaucoup de Tsiganes furent persécutés, il n'y eut pas de programme général d'extermination analogue à la "solution finale" pour les Juifs. » <https://www.lesbelleslettres.com/livre/9782251380643/la-persecution-des-tsiganes-par-les-nazis>

Depuis les années 2010 : essor des témoignages, de l'histoire orale et des approches de micro-histoire. Approches plus transnationales

Les chercheurs recueillent davantage les récits des survivants roms et sintis, à l'image de ceux de Ceija Stojka qui a décrit son expérience des camps à travers des poèmes et des peintures.

Les recherches actuelles étudient des communautés précises, des convois ou des territoires locaux comme le séminaire mené par l'historienne **Henriette ASSEO** sur l'histoire des minorités migrantes en Europe de l'Ancien Régime à nos jours.